

Anne Cuneo

Prague aux doigts de feu

Roman
Nouvelle édition revue



camPoche

« Prague aux doigts de feu »
a paru en édition originale
chez Bernard Campiche Éditeur, en 1990
Ce roman, traduit en allemand par Claudia Steinitz,
sous le titre de « Štěpán », a été publié en 2011
chez Ricco Bilger Verlag, à Zurich

Ce livre de poche paraît avec l'aide de
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

prohelvetia

L'auteur tient à exprimer sa reconnaissance à
Jiří Havrda,
Tiziana Mona,
Irena Petřinová.

Sans leur aide, ce livre ne serait pas ce qu'il est.

« Prague aux doigts de feu »,
trois cent-onzième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
édition revue par l'auteur,
le cinquante-neuvième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration
de Daniela Spring et de Julie Weidmann
L'édition originale avait été réalisée avec la collaboration
de Claire Corthay, de Line Mermoud,
de Marie-Paule Rieben et de Daniela Spring
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : tirée de la série
« Prague's Picnic », 1968 (fragment),
par Valera & Natasha Cherkashin, © 2012
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)
ISBN 978-2-88241-312-3
Tous droits réservés – © 2012 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

*Je donne rendez-vous à Prague
Qui s'est mise à sonner comme les éboueurs
Je donne rendez-vous à la dame du jeu de cartes
Je donne rendez-vous à l'amour*

VÍTĚZSLAV NEZVAL
Prague aux doigts de pluie

*Quand tu seras consolé (on se console
toujours) tu seras content de m'avoir connu. Tu
seras toujours mon ami. Tu auras envie de rire
avec moi... Ce sera comme si je t'avais donné,
au lieu d'étoiles, des tas de petits grelots qui
savent rire...*

*Ce sera gentil, tu sais. Moi aussi, je
regarderai les étoiles. Toutes les étoiles seront des
puits avec une poulie rouillée. Toutes les étoiles
me verseront à boire... Ce sera tellement
amusant ! Tu auras cinq cents millions de
grelots, j'aurai cinq cents millions de fontaines.*

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY
Le Petit Prince

UN camion vient de passer. Bourré d'adolescents. Aux quatre coins du pont des drapeaux tchèques, et par un haut-parleur une voix enthousiaste parle de démocratie.

« Les étudiants de Prague ont plébiscité Havel », commente, à la table voisine, le reporter de la télévision française dont je pourrais, si je retenais facilement ces choses-là, connaître le nom. J'ai vu son visage sur mon petit écran. Un spécialiste des pays de l'Est sans doute. Un beau type entre trente-cinq et quarante ans, toujours bien mis dans toutes les situations, toujours imperturbable.

La seule fois où je l'ai vu ému, c'est il y a huit jours, il faisait une déclaration depuis Bucarest en ébullition. Il était devant le palais du gouvernement, il faisait nuit, on ne voyait que son visage, éclairé par le projecteur de fortune fixé sur la caméra. Tout autour de lui, pendant qu'il parlait, on tirait. La guerre civile qui avait suivi la chute de Ceaușescu faisait rage. Il avait entamé une déclaration, face à la caméra comme d'habitude, calme comme un dieu de l'Olympe. Une rafale d'armes automatiques, toute proche. Oubliant l'enregistrement en cours, il avait, d'un regard inquiet, scruté la place sombre autour de lui, sans arrêter de parler.

« Tiens, il est humain », m'étais-je dit.

Depuis huit jours, on évoque périodiquement les journalistes morts en Roumanie pendant le soulèvement. L'un d'entre eux était français. Je me suis demandé si mon reporter téméraire...

Non. Il est là, à la table du petit déjeuner, il mange des œufs au jambon, les arrose de café. Et dit à la ronde, malgré l'absence de tout œil électronique prêt à recueillir ses chroniques courageuses quoiqu'un peu trop impassibles à mon goût :

« Ils ont plébiscité Havel, et maintenant ils doivent faire l'apprentissage de la démocratie. »

Il ne me parle pas spécialement, mais comme je me trouve là, je me sens contrainte de lui offrir un écho.

« Oui, et cette fois le processus ne sera pas interrompu de l'extérieur. »

Il part aussitôt dans une diatribe. Il est sans doute sur les nerfs. Au rythme où se succèdent les bouleversements cet automne, il doit même être surmené. Le Mur de Berlin, les étudiants de Prague, les révisions de Sofia, les soubresauts aux quatre coins de la Russie, et maintenant la révolte roumaine. Peut-être est-il sur la brèche depuis le printemps, et a-t-il déjà suivi de près l'instauration du multipartisme en Hongrie et la libéralisation de la Pologne.

Je le regarde parler sans vraiment écouter, de même qu'il ne parle pas vraiment. Il débite. Dans le flot, je l'entends affirmer que les Tchèques n'ont plus été vraiment libres depuis que les nazis les ont annexés en mars 1939, et je me demande vaguement

si les Tchèques seraient d'accord avec cette interprétation.

Je m'en voudrais de l'interrompre. Visiblement, il a besoin de parler.

« Et d'ailleurs vous vous en foutez comme de l'an quarante », finit-il par dire, et je l'entends car sa voix a cessé de pérorer, elle est aussi humaine et vulnérable que son visage dans la nuit de Bucarest.

« À vrai dire... non, non, c'est plutôt que je n'ai pas d'avis. » Avec la présence d'esprit qui me caractérise, c'est tout ce que je trouve à dire.

« Vous êtes française ? »

« Non, suisse. En fouillant bien, je serais même italienne. »

Une pause.

Aujourd'hui je ne travaille pas, et j'étais venue m'asseoir là dans la ferme intention de ne parler à personne. Mais un journaliste vedette de la télévision française...

Je fais un effort :

« Et vous ? »

« Moi, si on fouillait bien, je serais passablement espagnol. Mon père était un des combattants républicains qui ont réussi à passer en France à la fin de la guerre d'Espagne. »

« Avec vous ? »

« Sous forme très concentrée, je ne suis né que dix ans plus tard. »

« Oui, bien sûr, vous êtes trop jeune... »

« Je suis journaliste », dit-il comme si c'était une explication.

Sachant combien cela m'irrite lorsque les gens demandent « C'est vous la dame qui... ? » je fais

comme si je ne le connaissais pas et me contente de hausser un sourcil interrogateur, qu'il interprète correctement :

« Marc Miró », dit-il en se levant à moitié et en me tendant la main.

« Paola Rouge », dis-je en tendant la mienne. Je n'ajouterais pas de « moi aussi je suis journaliste ». Je n'ai pas envie de parler boutique. Je n'ai pas envie de parler du tout.

Je suis si peu invitante qu'il s'en va, et je me retrouve seule à ma table du café art-déco qui donne sur la place Venceslas.

Dehors, des gens posent des fleurs et allument des bougies près de l'endroit où l'étudiant Jan Palach s'est immolé par le feu, il y a deux décennies, pour protester contre l'occupation de la Tchécoslovaquie par les chars des Russes et de leurs alliés. C'est à peu près au même endroit que les Russes avaient abattu un garçonnet de onze ans qui voulait suspendre un drapeau au canon d'un de leurs tanks, le jour de l'invasion.

Mil neuf cent soixante-huit. Mil neuf cent quatre-vingt-neuf. Différence : vingt et un. Dans le langage du Tarot, le Monde.

Mon monde d'adulte, ces vingt et un ans. J'y ai vécu avec mari et enfant, une vie sage de journaliste sage. Chine, Corée, Viêt-nam en guerre, Afrique australe, maquis érythréen, oui, c'est vrai, j'ai vu tout cela. Le visage inquiet de Marc Miró dans la nuit menaçante a souvent été le mien.

Une fois mes reportages terminés, je rentrais chez moi et passais l'appartement à l'aspirateur. Je

faisais ma lessive, la mettais sécher, j'amenais ma fille Francesca au jardin d'enfants, j'échangeais quelques mots avec sa maîtresse.

« Samedi nous organisons une petite fête, vous viendrez ? »

« Samedi ? Euh... oui, oui. À onze heures ? »

« À onze heures. »

Deux heures après, j'étais dans l'avion, vingt-quatre heures plus tard des inconnus me faisaient franchir un no man's land miné – et le samedi suivant j'étais rentrée, l'interview avec le chef rebelle était publiée, je repassais ma lessive à toute allure, pour être, à onze heures tapant, à la fête des enfants.

« Ton mari pourrait bien... »

Oui, il aurait pu, si je le lui avais demandé. Il m'a rarement reproché de m'en aller. Quand je partais, il prenait en charge Francesca, les repas, le conte de fées avant de s'endormir – cela allait de soi, nous n'en discutons même plus.

Mais les nettoyages, je les ai toujours assumés seule. L'organisation de notre ménage n'incombe qu'à moi. Je m'en suis chargée, peut-être pour expier le mensonge par omission que j'avais, au fil des ans, oublié.

Les vieilles habitudes ont la vie dure.

Même ce que j'écris en ce moment est un mensonge.

Je suis allée à la papeterie, juste à côté du café. J'ai acheté un bloc pour écrire une lettre.

Cher Jean-Pascal, avais-je commencé.

Mon mari est né à une époque où Lausanne aimait à appeler les garçons Jean-quelque-chose. Les

Jean-Pierre, les Jean-Paul et les Jean-Claude d'entre trente et cinquante ans sont légion, saupoudrés ici et là de quelques touches d'originalité – un Jean-Denis par-ci, un Jean-Pascal par-là, j'ai même rencontré un Jean-Eustache, le comble de l'exotisme.

Cher Jean-Pascal, à peine avais-je commencé que j'ai été distraite par Marc Miró, et ce que j'écris n'a rien à voir avec la lettre que...

Rien à voir, ce n'est pas tout à fait exact. Car finalement, si j'ai tant de peine à écrire, c'est parce que je sais qu'au bout de la lettre, il y aura probablement la rupture.

Depuis l'aéroport, je t'ai envoyé un télégramme lapidaire. Francesca a vingt ans, elle ne vit plus avec nous et il n'y a, à son égard, plus de précautions à prendre.

Mais tel que je te connais, tu auras remarqué que d'habitude, lorsque je m'en vais, mes messages sont différents. *Téléphone à Claude, il te dira où il m'a expédiée*, ou *Je suis à Seoul, Hôtel Impérial*.

Je ne pars jamais sans lui dire où me trouver.

Mais cette fois, je ne voulais pas qu'il sache que je venais à Prague (ça y est ! le tutoiement a déjà disparu, à peine commencée la lettre est interrompue).

Prague, août 1968.

La fin de l'insouciance.

*

« Vous êtes toujours là ? »

L'inévitable Marc Miró est revenu et se tient debout devant ma table.

« Prague ne vous intéresse pas ? » poursuit-il, comme si je ne lui faisais pas la tête.

« Non. » Il va me trouver béotienne et me laisser tranquille.

« Je ne vous crois pas », le sourire qu'il arbore en séduirait de plus revêches. « En fait, je ne vous crois même pas du tout, parce que je sais qui vous êtes. Je m'en suis ressouvenu, tout d'un coup. »

Ah, merde !

« Vous êtes reporter, vous aussi. J'ai dû faire un gros effort pour vous remettre, mais ça y est. Johannesburg, il y a deux ans. La grève des mineurs. »

Que voulez-vous que je dise ?

« Vous ne voulez pas vous asseoir ? »

« Non. Je veux vous emmener. Prague est trop belle pour que vous passiez toute une journée enfermée. »

« Je ne crois pas être le genre de femme... »

« Je sens que vous allez dire une sottise. Venez ! »

Nous nous retrouvons dans la rue.

« Avec le froid qu'il fait », dis-je pour ne pas abdiquer tout à fait, « on ne peut que changer de crémerie. »

« Tant qu'à faire, allons dans une crémerie moins cosmopolite », suggère-t-il. Je suis sûre qu'il me fait une concession et qu'il aurait, en fait, voulu aller se promener. Je me trouve stupide. Je ne veux pas gaspiller mes quelques heures libres à bavarder avec un inconnu, j'ai autre chose à faire. Il faut...

« Vous n'êtes pas là pour travailler ? » demande Marc Miró.

« Si, mais mon travail est terminé. Aujourd'hui j'ai décidé de ne rien faire. »

« Il y a quelque chose qui ne va pas ? »

« Rien ne va. Mais à quoi bon vous en parler ? »

« Je suis un confesseur. »

« J'ai déjà rencontré des confesseurs dans votre genre. On se met à poil et avant qu'on ait eu le temps de dire ouf, nos pensées les plus secrètes s'éta-
lent à la une de vos canards. »

« Moi ? Je ne travaille pas pour un canard. Et jamais... »

« Les présents sont toujours exclus. Et pour vous éviter toute tentation, je garderai mes soucis pour moi. »

Dans un geste ferme, je rajuste mon écharpe autour de mon nez.

« Marc, je suis une malotruie, mais le fait est que je préfère... »

Je tourne les talons et le plante là, sur le trottoir. Je ne me retourne pas.

Presque rien n'a changé, extérieurement, à Prague, depuis 1968. Des façades rococo ont été repeintes, elles font penser à des gâteaux de mariage pistache, fraise...

Cher Jean-Pascal...

Quel âge avais-je, en août 1968 ?

Vingt-cinq ans. J'avais à peine fini mes études, et le hasard m'avait lancée à travers l'Europe où les soubresauts socio-politiques se succédaient à un rythme accéléré – Berlin, Rome, Paris.

Du fond d'une cellule de prison française où je me trouvais pour avoir regardé une manif de trop

près et que je partageais (par hasard) avec deux militantes, j'avais fait passer, grâce à leur avocat, mon premier reportage au quotidien qui venait de m'engager.

Jusque-là je m'étais contentée, tout au long de Mai, de m'exalter et de téléphoner à ma rédaction de courts papiers dont mes collègues faisaient l'usage qu'ils voulaient, ou qu'ils pouvaient.

Mais en prison nous avions nos journées et nos nuits pour causer. Les militantes m'avaient initiée aux méandres de la politique française, dont je ne savais presque rien. Je retrouve encore, de temps à autre, le nom d'une de ces femmes dans un journal de centre-gauche – Yvette Mercier. Incisive, précise, mais on lit la résignation entre les lignes. L'autre (elle s'appelait Veronica, je ne l'ai jamais revue mais j'ai donné son prénom à ma fille), l'autre avait de grands yeux gris, des cheveux noirs qui partaient dans toutes les directions. Elle portait des socquettes qui couvraient à peine des chevilles osseuses d'adolescente. Lorsqu'elle se mettait à parler, elle avait un talent naturel d'oratrice. Elle vous subjuguait.

Yvette et Veronica avaient fait mon reportage pour moi. Je n'avais eu qu'à prendre note.

Lorsqu'on nous a relâchées, les flics avaient oublié qu'au moment de notre arrestation nous ne nous connaissions pas. J'avais adopté leur avocat, on nous a libérées ensemble. C'est en s'adressant à Veronica qui le toisait dans sa jupe plissée de jeune fille de pensionnat, campée sur des jambes en baguette, que le flic en chef a dit :

« Si un jour vous entrez au gouvernement, vous vous souviendrez qu'ici, vous avez été traitées correctement. »

Entrer au gouvernement, ce n'était pas demain la veille, n'est-ce pas. Pendant que nous étions en taule, les gauches unies avaient – comme disaient mes copines – laissé échapper la chance historique de saisir la vacance du pouvoir (avec un style pareil, on perd vite ses lecteurs), de Gaulle était revenu après avoir fui, et il ne nous restait plus que les rêves pour espérer.

Mes pas m'ont ramenée à mon hôtel. Je demande la clé au concierge. Je me retourne pour...

Il est là, grand, beau, élégant, pas un cheveu ébouriffé. On se dirait à la télé.

« Je ne vous ai pas suivie. »

« Bon. »

« Vous avez dû faire un détour. »

« Écoutez, Marc Miró, faites vos reportages et ne jouez pas au chien saint-bernard avec moi. »

« Vous n'en valez pas la peine. »

« Exactement. »

« On vous a déjà dit que vous êtes très belle ? »

« Oh, ça va ! »

« Vous n'êtes pas jolie. D'un certain point de vue, vous êtes même plutôt laide. Mais vous avez un rayonnement qui attire. »

Je préférerais qu'il ne dise plus rien. *Cher Jean-Pascal*. Mais on n'arrête pas les Marc Miró, pas plus qu'on n'arrête, en d'autres circonstances, les Paola Rouge. Je sais cela de première main.

« Vous aimeriez qu'on dîne ensemble, je parie. »

Ma question, mon ton, visent à le décourager, mais je rate mon coup. Son sourire est du colgate vingt-quatre carats.

« Voilà ce que j'appelle une excellente idée. Je vous invite. Je viendrai vous prendre ici à sept heures. »

Je me retrouve dans ma chambre.

Cher Jean-Pascal.

Et au lieu de lui parler de Soixante-huit à Prague, je me mets à écrire ma rencontre avec Marc Miró.

*

Nous avons mangé nos entrées et sirotions le vin rouge lourd et fruité qu'on vous offre dans les restaurants de Prague.

Nous avons parlé boutique.

« Vous racontez très bien », dit Marc Miró.

« Ça dépend. J'ai passé mon après-midi à tenter de raconter une histoire à mon mari, et je n'ai pas réussi. »

« Je mentirais si je prétendais que je me souviens très bien de vous. Mais enfin, j'ai une image. Lorsque je parle de Johannesburg, il m'arrive de dire: "Il y avait une femme de Genève..." »

« De Lausanne. »

« ... elle n'avait pas froid aux yeux, rien ne l'arrêtait, elle était presque téméraire. »

« Et alors ? »

« Aujourd'hui, c'est comme si cette femme-là était en veillesse. »

« Je suis une bourgeoise très moyenne. Rien de particulier, même si en plein boulot je dégage une certaine effervescence. »

« D'accord, d'accord. Mais aujourd'hui, c'est comme si vous étiez... en fuite. »

Le sang me monte au visage avec violence. Bravo Paola!

« Excusez-moi », balbutie-t-il. Enfin, disons qu'il frôle le balbutiement d'aussi près que possible pour un type dans son genre.

« Je SUIS en fuite. »

Nous sommes assis côte à côte sur une banquette verte, dans une salle si parfaitement 1900 qu'aucun détail ne détonne. Prague est une des rares capitales d'Europe que la guerre n'a pas détruites. Elle a subi l'occupation allemande la plus longue de toutes, mais la terrible cruauté des occupants n'a guère touché aux bâtiments; seul l'Hôtel de Ville a vraiment souffert. Et les canons soviétiques postés à tous les croisements en août 68 n'ont pas éventré, comme ils l'ont fait à Budapest en 1956, les gracieuses façades derrière lesquelles la noblesse pragoise recevait Mozart. L'authenticité de ce lieu a quelque chose d'apaisant.

« À quoi pensez-vous ? » demande Marc.

« Marc Miró, c'est vraiment votre nom ? »

« Oui. Un peu théâtral, n'est-ce pas ? »

« On dirait un pseudonyme. Vous êtes parent du peintre ? De Joan Miró ? »

« Pas que je sache. Il y a beaucoup de Miró là d'où je viens. Paola Rouge, comme pseudo, ce ne serait pas mal non plus. »

« Rouge, c'est le vrai patronyme de mon mari. Moi je m'appelais Malatesta, en français "mauvaise tête", et là d'où je viens, il y en a beaucoup aussi. »

Un silence. La phrase suivante va être décisive. J'hésite. Une seconde de trop. Il me vole la décision.

« Et si vous crachiez votre morceau ? »

« Pourquoi ? Que je sorte mon histoire ou non, quelle importance, pour vous ? »

« C'est malheureux de voir une conteuse comme vous coincée à ne pas raconter. Allez-y. Je vous donne ma parole d'honneur que vous ne retrouverez pas votre histoire dans les journaux. »

Il pose sa main sur la mienne et je me laisse aller. Pour la première fois depuis trois jours. Non. Pour la première fois depuis le 17 novembre, lorsque j'ai entendu à la radio l'annonce de la première manif étudiante de Prague.

« C'est si dur que ça ? »

« Pour vous c'est un jeu. Ce soir vous êtes le confident d'une collègue rencontrée par hasard. Après-demain vous retournez chez votre femme et vos enfants. Vous aurez passé huit jours à Prague pour rapporter l'élection de Havel à la présidence de la République et la nuit de Nouvel An. Votre collègue était dans la dèche, vous avez joué les chevaliers servants. Mais moi, c'est ma vie que je brasse là. Passé et avenir. »

Il me caresse la main. Je me laisse faire, passivement, les joues écarlates.

Il voit ma tête, se met à rire et moi aussi.

« Même pas un jeu. Un flirt », dis-je, pour ne pas paraître trop niaise. « J'imagine que c'est une partie intégrante de votre style de vie, lorsque vous êtes en voyage ? Séduire la femme qui passe. »

« La provocation fait sans aucun doute partie de VOTRE style de vie. »

Encore un éclat de rire. À la manière dont j'ai posé la question, quoi qu'il dise je ne le croirai pas. Je change d'angle.

« Vous êtes marié ? »

« Non. »

« Lorsque j'ai rencontré mon mari nous avions seize ans. Cela fait trente ans que nous nous connaissons. »

Un adolescent entre, un drapeau tchèque à la main. Il crie quelque chose et tous les Tchèques applaudissent.

« Il dit "Vive le Forum civique et le président Havel" », explique Marc.

« Vous comprenez le tchèque ? »

« Un peu. Ma mère est d'origine russe et ses parents ne parlaient pas le français. J'ai appris le russe et l'espagnol au berceau. En tchèque, je sais toujours de quoi il est question. »

« Les fées vous ont fait un beau cadeau, dites donc ! Et que disent-ils, là ? »

« Ils discutent pour savoir s'il n'aurait pas mieux valu élire Havel au suffrage universel. Le jeune homme au drapeau pense que le résultat aurait été le même, mais qu'il aurait fallu trop de temps. On aurait couru le risque de faire surgir la droite prématurément. »

« Il y a une droite après quarante ans de communisme ? »

« Il y a une droite patriotique comme il y a une Église catholique active – tout ce qui peut déplaire au pouvoir soutenu par Moscou. D'ailleurs, même au suffrage populaire, c'est Havel qui aurait été élu. »

Je le revois, Havel, il y a vingt et un ans, un soir, peu avant l'invasion russe. Un jeune homme parmi d'autres, qui discutait fébrilement de mise en scène à une table de café. Les gens l'appelaient Vašek.

« Il a écrit une pièce pour le Théâtre de la Balustrade », m'avait-on expliqué.

Je revois son visage lisse et ses yeux clairs. Parmi les jeunes gens de ce soir-là, il devait être un « vieux », il avait déjà trente ans, et il était entouré d'adolescents.

Aujourd'hui, le portrait de Vašek inonde Prague. Légende : *La vérité et l'amour vaincront le mensonge et la haine*. Les yeux n'ont pas changé. Les rides de vingt ans de résistance acharnée mettent en évidence la force, l'obstination, même si, dans une interview récente, Havel prétend être un indécis.

Un écrivain président de l'État tchécoslovaque...

« Tout le pouvoir aux poètes ! » braillait près de moi, place de l'Odéon, le 20 mai 1968, un grand escogriffe en jeans. « Les politiciens à l'usine ! » hurlait-il ici et là pour varier. Il sautillait sur place en agitant les bras, et par une déchirure de son pantalon on voyait un genou pointu.

Aurais-je, si j'avais été tchèque, su résister ainsi? Le grand escogriffe de la place de l'Odéon a sans doute aujourd'hui l'allure Burberry de Marc Miró ou celle, Vuitton et Armani, de Paola Rouge.

« Que faisiez-vous en Mai 68? » je demande.

« Je me battais », la réponse vient sans hésitation. « J'ai fait un nombre incroyable de barricades, lancé des pavés en pluie, occupé la Sorbonne, collé des affiches, distribué des tracts, tenu des meetings; pendant six semaines je n'ai pas arrêté une seconde. De temps à autre je faisais l'amour, généralement avec des inconnues, je dormais quatre heures et je repartais. Et vous? »

« J'étais à Paris par hasard, au début. J'étais surtout une voyeuse. C'est là que j'ai fait mes premières armes de journaliste. Je téléphonais des renseignements et mon patron, une plume de génie, les utilisait dans des articles de sa création qu'il signait de mon nom. La moitié des renseignements, il les prenait à la radio et au télex, mais avec ce que je lui racontais jour après jour, on s'y serait cru. »

En face de nous, le jeune homme au drapeau, qui s'était assis pour boire avec une tablée de gens d'âge moyen, se lève et prend congé bruyamment, dans un grand mouvement de tapes dans le dos.

« Je ne sais pas pourquoi je pense sans arrêt à Mai 68 », je remarque.

« C'est évident. À Paris, les étudiants ont joué et perdu, les partis n'ont pas suivi. Ici, ils ont joué et gagné. Ils ont été portés par tout le peuple. La première fois que Havel est apparu au balcon, lorsqu'il est devenu évident qu'il serait élu, et puis le soir incroyable

où on a revu Dubček, j'ai pensé que leur victoire était aussi un peu ma revanche. Le leader persécuté et un des jeunes de Soixante-huit au pouvoir. »

« Et vous, qu'avez-vous fait de votre révolte de Soixante-huit ? »

Son sourire n'a rien d'amical.

« Mes allures bon chic bon genre, vous voulez dire ? La société n'a pas suivi, ma chère. Nous avons pris tous les risques. J'ai milité activement jusqu'en soixante-quinze. J'ai fini par en avoir marre de vivre en marge. J'ai voulu m'intégrer. La société dans laquelle je m'intégrais n'était pas conforme à mes rêves d'adolescent. Mais je ne voulais plus tourner le dos à la réalité. Vous ne me feriez pas une leçon de pureté révolutionnaire, par hasard ? Je vous préviens que j'ai ça en horreur. »

« Non, non. Je me renseigne, c'est tout. Moi, je ne me suis jamais révoltée contre rien, je n'ai jamais milité dans rien. Chaque fois que j'ai vécu un soubresaut de l'histoire, c'était comme journaliste. »

Un serveur en frac pose devant nous des beefsteaks recouverts d'un œuf au plat, entourés de pois et carottes et de salade de betterave. Au revers de sa queue d'hirondelle, un cœur rouge bordé de blanc dans lequel sont inscrites en bleu les lettres OF – encore un qui déclare son amour au Forum civique. Presque tout le monde en arbore l'insigne.

Nous mangeons en silence.

Et maintenant ?

Cher Jean-Pascal, ce n'est pas, après tout, à toi que je parlerai de ce qui m'est arrivé à Prague en 1968.

II

PAR la fenêtre de l'appartement que nous avions sous-loué à des gens partis faire un voyage en Floride, ou en Géorgie, je ne sais plus, on entendait à journée faite deux disques. Des danses slaves et des sérénades baroques belles à mourir.

Nous étions là sur un coup de tête.

Dubček était notre héros et – contre toute logique – nous pensions que cette fois ce ne serait pas comme à Budapest en 1956. Les Russes n'interviendraient pas.

À Paris en mai, j'avais fait la connaissance d'un couple de Tchèques, exilés de 1938 déjà, qui m'avaient, entre autres, présenté le peintre Toyen, une surréaliste tchèque que j'admirais éperdument et dont les tableaux peuplaient mes rêves. Elle n'avait daigné m'accorder qu'un regard distant, mais cela m'était égal. Pendant cette même soirée, on m'avait parlé d'un poète, un ami des enfants du couple. Ce poète aurait bien voulu sous-louer son appartement contre des devises pendant qu'il irait en Géorgie – ou était-ce en Floride ?

J'avais répondu :

« Ça m'intéresse. »

Le visage ridé de la dame s'était plissé dans un sourire irrésistible. Quarante-huit heures après

j'avais signé le bail, ou plutôt écrit au poète que je retenais l'appartement.

Cela dit, Jean-Pascal avait horreur des décisions que je prenais sans le consulter (et ne décidait jamais rien d'important sans me consulter). Mais lorsque je lui ai appris que nous disposions d'un appartement dans le vieux Prague, rue Thunovská, à l'ombre du Hradčany (le Château) pour ainsi dire, ses yeux se sont illuminés. Le Printemps de Prague l'attirait davantage que le Mai parisien, par sa gaieté, son effervescence.

« C'est fantastique, je vais tout de suite fixer mes vacances. Une occasion splendide, tu as très bien fait. »

Nous avons fait le voyage en Morris Mini rouge.

Je revois l'appartement de la rue Thunovská comme si c'était hier. J'ai eu – aussitôt – l'impression d'y être chez moi.

Il était situé dans la partie de Prague qu'on appelle « le Petit côté », sur la rive gauche de la Moldau, dans une bâtisse du XVIII^e siècle, une caserne qui avait sans doute, autrefois, servi à loger le petit peuple. On y avait installé des appartements aux chambres hautes et aux vastes fenêtres. Les échos, les tonalités, les reflets du soleil sur les parois, tout dans cette demeure rappelait l'Italie. Et quelqu'un, à l'étage en dessous, mettait et remettait sur l'électrophone les *Danses slaves* de Dvořák et les *Sérénades* de Pavel Vejvanovsky, une musique belle à mourir.

Dans une des chambres, les parois étaient recouvertes de livres sur toute la hauteur. La porte se

découpait dans le mur du fond, mais la bibliothèque enserrait le cadre de près. Des livres d'art, surtout. Quelques poètes français, tous surréalistes. J'avais repéré les livres d'André Breton en tchèque. Sur une petite table à thé ronde, en trois tomes épais, il y avait les œuvres de Lénine, dont le poète avait fait un paquet noué d'une ficelle blanche; il avait orné le nœud d'une rose en papier rouge à laquelle il avait accroché une de ces étiquettes brunes qu'on emploie pour les gros colis et sur laquelle il avait écrit, en caractère gras, en français: *Objet inutile*.

Dans la chambre voisine où était le lit, les parois étaient recouvertes de tableaux. Des gravures d'inconnus surréalisants, une copie de Max Ernst (*La Ville entière*). Il y en avait partout, même à l'intérieur de l'armoire à glace, qui dégageait un parfum de cannelle et dégorgeait pêle-mêle de complets d'homme et de robes de femme. Sur la commode, la photo d'un couple souriant, dont j'ai toujours supposé que c'était les habitants de l'appartement. Je ne les ai jamais vus. Je connais toutes celles de leurs habitudes qui laissent des traces, mais j'ai oublié leur nom.

Je sais qu'ils fumaient, tous les deux, beaucoup de cigarettes blondes dont ils secouaient partout les cendres. Elle chaussait du 38 et lui du 43. Il ne portait que des cravates bleues. Le rouge à lèvres de la femme était presque noir. Si la photo leur ressemblait, ils étaient très beaux.

J'ai essayé de leur écrire, du temps où je me rappelais encore leur nom. Mes lettres ont été englouties, par l'indifférence des destinataires ou

l'incompétence de la poste – je n'ai jamais pu le savoir.

Nous avons passé une quinzaine de jours dans l'appartement du poète, très heureux. Nous allions le quitter et nous étions, j'ai des raisons pour m'en souvenir précisément, le 19 août au soir.

Il faisait chaud.

« On part demain ? »

« Il faudrait bien. Je suis censée aller passer quinze jours à Berlin pour le journal. »

« Et moi, je dois préparer le procès Calame. Si on veut visiter Vienne, autant faire nos valises. »

« D'accord. »

Du balcon, on voyait les lumières de Prague, et pendant un instant nous les avions regardées en silence. Le regret, malgré tout, de quitter ce lieu si différent de notre appartement lausannois aux murs nus et blancs.

À cet instant, le voisin avait remis, à pleins tubes, la *Danse slave* numéro quatre.

« Je ne partirai pas d'ici sans ces *Danses slaves*, ni sans la musique baroque qu'il joue tout le temps. »

« Et je veux son interprétation à lui. »

Nous étions descendus, avions sonné. Le voisin, un gros homme chauve, nous avait accueillis avec exubérance, des rires sonores et beaucoup de bière arrosée schnaps.

Comment ? Ahahah ! Le nom de ses disques. Ahahah ! Rien de plus facile ! Et hop, un fou rire.

Nous avons noté les références et il nous avait indiqué, sur le plan, un magasin de disques un peu à l'écart des sentiers battus des touristes.

« Ils ont davantage de choix, allez-y tôt le matin, vous n'aurez pas de problème. »

Nous avons profité de ce qu'il parlait allemand pour nous renseigner sur l'état de la Nation tel qu'il le voyait.

« Nous sommes des alliés plus utiles tels que nous sommes. Les Russes ont compris, ils ne viendront pas. Ce n'est plus Budapest, ici, ils ne pourront pas... »

Tout le monde nous avait, en anglais, en allemand, en mauvais français, tenu ce type de discours depuis que nous étions là. Le miracle paraissait, après tout, avoir lieu.

Un touriste venu de l'Est nous avait dit le jour même être tombé au beau milieu d'une effervescence motorisée à la frontière (relevée également par la radio). Personne ne prenait la chose au sérieux. Le Pacte de Varsovie venait d'effectuer ses grandes manœuvres, il fallait bien que les troupes se déplacent pour rentrer chez elles.

Le lendemain matin, tôt levée comme à mon habitude, j'étais partie faire mes achats chez le petit disquaire, du côté de la place Bethléem. Le magasin venait d'ouvrir, il n'y avait qu'un vendeur.

Nous avons parlé anglais.

Je lui ai tendu mon papier :

« Voilà les disques que je voudrais acheter. »

Il étudie un instant ma liste, va fouiller dans les profondeurs de son stock, revient les mains vides.

« Je ne les ai pas. »

« Dans un autre magasin, peut-être ? »

« J'en doute. Ils doivent être épuisés. »

Il va me rendre mon papier et me passer à pertes et oublis. Nos regards se croisent.

Il a des yeux d'un bleu presque violet, très grands et un peu enfoncés, des lèvres rouges et une auréole de boucles noires. Des sourires prêts à surgir de partout.

« Vous avez vraiment envie de ces disques ? » demande-t-il dans son anglais laborieux.

« Oui, vraiment. »

« Attendez. »

Il disparaît dans l'arrière-boutique, téléphone, d'une voix énergique et volubile, un flot de paroles où je ne distingue que le mot « Dvořak ».

Il insiste, c'est clair à son ton. Ça dure. Il persévère. Finit par revenir, triomphant.

« Voilà. J'aurai vos disques demain matin à huit heures. Ils sont épuisés, mais je les aurai tout de même. »

« Mais... euh... »

Mais Jean-Pascal fait les bagages. Mais dans deux heures nous serons partis.

Rien ne sort. Et je finis par dire :

« C'est très gentil. Je viendrai à huit heures juste, parce qu'après, nous partons. »

« Vous pouvez même venir à sept heures et demie. »

« Très bien. À sept heures et demie. Marché conclu. »

Il me sourit et je lui rends son sourire. Nous restons là un instant à nous regarder, chacun de son côté du comptoir.

Quelqu'un entre, le vendeur me dit :

« À demain sept heures et demie, alors. »

Je réponds en rougissant :

« Oui, à demain », à voix basse, comme prise en faute.

Je sors en me traitant d'imbécile. Qu'est-ce qui me prend ? Demain à cette heure-ci, je serai partie. Jean-Pascal a peut-être déjà chargé la voiture.

Je traverse la rivière distraitemment, sans prêter attention au paysage, qui pourtant m'émeut, d'habitude, à chaque passage.

Je remonte, vite, la rue Neruda, en me tenant sous les arcades Renaissance où, contrairement à Berne, en Suisse, on ne trouve pas une boutique par arche.

Devant la maison de la rue Thunovská, la Morris est encore vide et fermée.

Je grimpe les étages au galop.

Je pousse la porte.

« Alors, ces disques ? »

Jean-Pascal est un vrai Suisse. Des yeux bleus, blond, presque deux mètres de haut, un sourire chaleureux et fascinant. Des observateurs peu attentifs lui attribuent une gentillesse de faible. C'est un homme droit et généreux, gai comme un gamin lorsqu'il décide de s'amuser. Mais il y a en lui quelque chose d'inflexible que je n'ai jamais réussi à définir précisément. Pourtant, je sais que le noyau irréductible est là. Je le reconnais d'autant mieux que je n'en ai pas moi-même. Lors de nos rares confrontations, c'est toujours moi qui cède. Je sens à chaque fois le moment où Jean-Pascal ne peut plus faire de concessions. C'est sans doute ce qui fait que

nous sommes ensemble depuis bientôt dix ans. Je n'ai jamais, jusqu'ici, rencontré d'homme qui m'ait fait regretter d'avoir épousé Jean-Pascal.

« Qu'est-ce que tu fais, plantée là ? Tu n'as pas trouvé les disques ? »

« Euh... »

Il boit tranquillement son café et se lève pour me servir.

« Tu penses partir à quelle heure ? » je demande.

« Rien ne presse. Vers deux heures, peut-être. Et toi ? »

« Si on passe encore une nuit à Prague et qu'on parte à huit heures demain matin, j'aurai les disques. J'ai rendez-vous avec le disquaire à sept heures et demie. »

*« La lumière que je préfère
C'est celle de vos yeux jaloux
Tout le restant m'indiffère
J'ai rendez-vous avec vous »*

chantonne Jean-Pascal en dansant sur sa chaise, d'une fesse sur l'autre. Et il ajoute :

« Prague, Vienne, quelle importance ? Va pour demain matin. Qu'est-ce que tu proposes, en attendant ? »

« Nous pourrions faire nos valises et puis aller nous promener. »

« Madame Rouge, vous êtes un génie de l'organisation ! Je vous aime. »

« Moi aussi. »

Nous sommes assis chacun d'un côté de la table ; nous échangeons un sourire qui vaut une étreinte.

Une fois que tout est emballé, nous allons nous promener. Une dernière balade dans Prague. Nous montons jusqu'au Château, devant lequel règne un fébrile va-et-vient de limousines officielles.

Nous regardons, badauds parmi les badauds.

Un petit homme mince, les yeux rieurs, les cheveux lissés, sort à pas pressés du Château, suivi de deux malabars, puis d'une série de messieurs qui ne peuvent être que des diplomates. Tout le monde a l'air préoccupé. Les badauds applaudissent, nous faisons comme eux.

« Dubček », nous dit-on. Dubček, c'est le secrétaire du Parti communiste, le symbole du Printemps de Prague.

« Regardez la sale gueule de l'ambassadeur d'URSS », ajoute-t-on, en allemand, avec un ricinement satisfait. « On dirait que Prague donne à Moscou une leçon de démocratie. »

« Je n'aime pas sa tête », dit un autre à la cantonade, « les ours sont d'autant plus dangereux qu'on les a blessés. »

« Ils n'oseront pas », fait un troisième, philosophe.

« Mon cousin d'Ostrava m'a raconté que ça remue beaucoup à la frontière. »

« C'est pour nous intimider. »

Nous sourions au groupe. Pendant ce temps les limousines se sont remplies, sont parties vers la Ville Nouvelle (le centre de Prague). Là où nous sommes, il n'y a plus rien à voir sinon les monuments historiques.

Nous nous éloignons, et dans notre dos le petit groupe reprend son débat, en tchèque cette fois.

Nous allons boire notre dernier apéro dans notre café préféré, le Slavia, nous promenons une dernière fois dans nos rues favorites, dînons dans un restaurant où l'on nous appelle déjà par nos prénoms. Rétrospectivement, cette journée a un goût d'école buissonnière. Une journée volée à Vienne et donnée à Prague.

J'ai souvent repensé à ces vingt-quatre heures.

Cette nuit-là, nous nous sommes aimés avec intensité, et je me souviens distinctement avoir pensé que notre rapport atteignait un nouveau palier. Autour de moi, chacun y allait de ses théories sur le couple. Je n'avais jamais eu grand-chose à dire du mien. Jean-Pascal et moi avions décidé à seize ans que nous nous aimions, qu'un jour nous ne nous aimerions peut-être plus, et qu'en attendant mieux valait vivre comme si c'était pour toujours. Aucune grossesse n'était venue nous forcer à prendre des décisions. Nous nous étions mariés pour le plaisir, sept ans jour pour jour après nous être rencontrés.

La nuit nous avait paru pleine de bruits étranges, mais tout à nos ébats nous n'y avions guère prêté attention. Ce n'est qu'aux marches de la conscience que je me suis dit : « Ces camions ont un drôle de moteur. »

Nous nous sommes levés à six heures, avons descendu nos bagages sur le trottoir. La rue était vide.

« Pendant que tu charges, je pourrais aller chercher les disques », ai-je proposé. « C'est dans une ruelle où il est difficile d'accéder en voiture. »

« Tu ne t'attarderas pas ? »

« Non. J'ai envie d'aller à Vienne, moi aussi. »

Je glisse cent couronnes dans mes jeans, resserre mes baskets, pose un baiser sur la joue de Jean-Pascal et j'y vais.

Les rues sont désertes.

Je me fais la réflexion que je suis étrangement seule et que la ville est soudain bien silencieuse. Mais je suis pressée, j'embarque mes disques et puis bonsoir, je ne suis tendue que vers ce but-là.

Me voilà à la rue Karlova. Je tourne à droite dans la rue Liliová – on se dirait en plein XVII^e siècle. Pas d'obstacle (je le dis après coup, sur l'instant je n'en cherche aucun). Je débouche sur la place Bethléem absolument déserte. Je la traverse, m'engage dans Skořepka. D'un côté à l'autre de la rue, deux femmes se parlent par la fenêtre, elles m'interpellent d'une voix pressante en me faisant de grands signes. Je leur souris avec un geste amical de la main. Je ne les comprends pas.

J'arrive enfin sous « mon » arcade et m'engouffre dans la boutique sombre. La porte est grande ouverte.

Mon vendeur de la veille sort de l'arrière-boutique, l'air de quelqu'un qui tombe des nues.

« Allô ! » dis-je avec entrain.

Il ne répond rien, continue à me fixer d'un œil effaré.

« Bonjour », je répète, un peu décontenancée par cette réception.

Il me parle en tchèque. Visiblement il ne me reconnaît pas.

« Je ne parle pas le tchèque », dis-je d'une voix mal assurée, en anglais, « je voulais savoir si vous aviez reçu mes disques. »

« D'où venez-vous ? » demande-t-il, en anglais, avidement.

« Je viens de Suisse... mais... je ne vois pas... »

« Non, je veux dire, maintenant, vous êtes venue ici par quel chemin, depuis où ? »

« Depuis Thunovská, par le pont Charles. »

« Depuis... Mais alors on peut aller dans le Petit Côté... On vous a laissée passer ? »

Il est grand et maigre, et ses yeux enfoncés, ses longues mains fines qu'il tord à se casser les doigts, lui donnent l'air d'un fou. Que peut-il bien avoir ?

« Il faut que je ferme le magasin », dit-il soudain.

« Pourquoi ? »

« Parce que la radio a beau nous exhorter à travailler comme d'habitude, je ne peux pas rester là à vendre des disques pendant que les Russes occupent Prague. »

« Les QUI ? Font QUOI ??? »

« Les Russes occupent Prague. Et le reste de la Tchécoslovaquie. Vous ne le saviez pas ? »

« Non ! »

« Quand j'ai aperçu les premiers, il faisait encore nuit. J'ai cru que c'étaient les Allemands de l'Ouest, les impérialistes ! Vous ne les avez pas vus ? Ils tiennent les ponts et empêchent qu'on traverse la rivière. »

Nous essayerons plusieurs fois, dans les jours suivants, de comprendre comment je suis arrivée jusque-là sans voir un char, sans voir un soldat, sans

me faire intercepter. Le hasard. J'ai passé entre les mailles d'un filet que je n'ai pas perçu et qui ne m'a pas enregistrée.

« Il faut partir », dit le disquaire. « Nous n'allons pas nous laisser faire, nous allons nous battre et ce sera sûrement la guerre civile. Il faut vous en aller. »

« Nous voulions partir ce matin, mais... Oh mon dieu ! »

« Quoi ? »

« Mon mari est de l'autre côté du fleuve, vous croyez que les ponts sont vraiment bloqués ? »

« Peut-être pas le pont Charles, je ne sais pas. »

« Il faut... Est-ce que par hasard vous auriez mes disques ? »

« J'ai le Vejvanovsky parce qu'on me l'a amené hier après-midi. Mais le Dvořak n'est pas arrivé. Tenez, je vous mets un Janáček à la place, et puis un disque de jazz tchèque, vous verrez. »

Je sors mon billet, il le repousse.

« Non, pas aujourd'hui. Je ne vends pas, aujourd'hui. »

Il met les disques dans un sachet en papier, en plie soigneusement le bord d'un geste automatique, me tend le tout.

« Un cadeau de l'État tchèque. L'État du Printemps. »

« Merci. »

Je reste là une seconde, mes disques sous le bras, je vais m'en aller, ma tête est déjà sur le pont Charles. Je regarde ce garçon. La guerre civile. Dans une heure, il pourrait être mort.

« Au revoir », finis-je par dire.
« Au revoir. » Et il ajoute, en allemand :
« Comment t'appelles-tu ? »
« Paola. Et toi ? »
« Štěpán. Au revoir Paola. »
« Au revoir, Štěpán. »

Je me précipite dans la rue. Les rues vides tout à l'heure comme un décor de théâtre se sont peuplées, les gens vont tous dans la même direction, il n'y a que moi qui marche à contre-courant. Je m'arrête un instant, quelqu'un s'adresse à moi, je ne comprends pas, il fait déjà chaud, je repars dans la ruelle.

« Paola ! »

Je me retourne.

« Attends, je t'accompagne. »

Il me rejoint au pas de course.

« Je vais avec toi jusqu'au pont Charles. Après j'irai à la Maison de la Radio. »

« Merci. Qu'est-ce que tu vas faire, à la Maison de la Radio ? »

« Il paraît que les Russes veulent occuper les studios. Nous voulons les en empêcher. »

Nous marchons, vite, tendus devant nous. Nous débouchons sur le quai, faisons quelques pas sur notre droite, jusqu'au pont.

Le blindé est là, gigantesque, il occupe toute la route où ni tram ni voiture ne passent plus.

« Jésus Marie », dit Štěpán.

Je m'avance.

Deux soldats m'arrêtent. Štěpán s'interpose, leur explique. Ils sont éberlués, n'ont pas l'air de

comprendre, mais n'en campent pas moins sur leurs positions. On ne passe pas.

Štěpán explique encore. La tourelle du char s'ouvre. Un homme jeune sort et dit en russe :

« Partez. »

Štěpán recommence son explication en me montrant avec force gestes, volubile. Il parle en russe.

Tout à coup le Soviétique disparaît dans les profondeurs de son tank, referme le couvercle derrière lui et nous voyons avec stupéfaction le canon descendre lentement vers nous.

Nous échangeons un regard horrifié.

Štěpán me saisit la main et chuchote :

« Viens. »

Nous fuyons à toutes jambes. Vite, nous cacher dans les ruelles.

Je n'ose pas jeter de regard en arrière. Et si les soldats ont baissé leur fusil ? Et si un coup de canon éventre la maison que nous avons mise entre nous et EUX ? Et s'ils lancent des hommes à notre poursuite pour nous arrêter ? Pour nous tuer ?

Je suis fille de résistant. De mon père, je n'ai qu'une image floue, un sourire éclatant et une mèche noire qui se détachent dans une vision lointaine. Mon père est mort en combattant l'occupant nazi, dont je ne me souviens pas, mais dont je n'ignore rien.

D'autres ont été élevés dans le ronron des contes de fées. Pas moi.

À moi, on a rebattu les oreilles des faits d'armes de la « Resistenza », dont notre village, grâce à sa

position surélevée, était une citadelle. Avant d'avoir dix ans, je connaissais tous les exploits héroïques de «Leonardo» (c'était le nom de guerre de mon père) et savais par cœur le détail de chaque escarmouche, le mécanisme des sabotages, j'avais appris la recette de la «bombe maison» (que d'autres ont rebaptisée plus tard «cocktail Molotov»). Mon cœur battait la chamade chaque fois que quelqu'un racontait comment il avait frôlé la capture par les «Tedeschi». Et le récit gardait toute sa charge émotionnelle parce que de tous ceux qui ÉTAIENT tombés entre les mains des nazis, aucun n'était revenu.

Pourtant, bien que j'aie parcouru le terrain, que j'aie glissé mon doigt dans l'impact des balles sur les murs, bien que j'aie souvent pleuré ma solitude d'orpheline, le commerce avec l'ennemi, les explosions, les dangers, les tanks et les fusils étaient restés du domaine de l'imaginaire.

Tout cela resurgit pendant que, toujours au pas de course, Štěpán m'entraîne sous une voûte. Nous nous tenons la main comme si notre vie en dépendait (et peut-être en dépend-elle). Finalement, il me pousse dans une entrée, nous nous engouffrons dans un sous-sol par un escalier très raide, nous entrons dans une cave, il verrouille la porte.

«Qu'est-ce que tu fais?»

«J'ai découvert un passage à travers les caves, on ressort près de mon magasin.»

Il tâtonne et finit par trouver un interrupteur. La lumière blafarde éclaire à peine un local plein de bric-à-brac – autrefois, ç'a dû être une cave à vin.

J'exhale un rire coincé.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » s'inquiète Štěpán.

« Je suis là à me demander si nous sommes dans une cave à vin, et il y a trois minutes j'étais né à nez avec un tank. Je crois que je n'ai jamais eu si peur que lorsque ce canon a commencé à s'abaisser vers nous. »

« Moi non plus. Pendant que nous courions, je les imaginais nous visant dans le dos. »

« Moi aussi. »

Cet épisode ne peut pas avoir duré plus de cinq minutes. Mais l'impact des images oubliées, le souvenir de la mort de mon père ont surgi avec une force qui me fait claquer des dents. Je n'arrive pas à m'arrêter. Le bruit de mes mâchoires s'entrechoquant remplit la cave.

Jean-Pascal ? La Suisse havre de paix ?

Štěpán me regarde. Dans la pénombre, ses yeux semblent encore plus sombres, encore plus enfoncés.

Il me parle, sur un ton rassurant, dans sa langue.

Je tremble. Il s'approche, m'entoure de ses bras, me serre contre lui, me pose des baisers dans les cheveux, il est presque paternel. Il dit des mots apaisants, en tchèque. Je réponds en italien. Mon tremblement finit par cesser.

Štěpán parle – lentement – un anglais assez pauvre, mais sans faute et presque sans accent. Et il parle couramment un allemand parfait. Je finirai par penser que ses intonations particulières reproduisent peut-être celles de Kafka, Pragois de langue allemande.

Comme je possède mieux l'anglais que l'allemand, lorsque nous cessons d'avoir peur, il parle allemand, et je réponds en anglais.

« Tu vas voir comment on sort d'ici », dit-il, espiègle.

Il marche décidé vers le coin le plus reculé de la cave. Il écarte quelques caisses. Derrière, une porte qui n'est pas fermée à clé.

« Viens. »

Il me tend une main. Je m'y accroche.

Nous nous élançons dans un passage. Cela dure bien dix minutes. Il fait absolument noir, mais Štěpán ne ralentit pas. Il finit par heurter quelque chose. Tâtonne. Ouvre une porte.

Un faible rectangle de lumière. Nous nous retrouvons dans une cave. Remontons un escalier raide en pierre, et aboutissons dans un hall.

Il me regarde d'un œil critique.

« Tu ne t'es pas salie ? »

« Je ne crois pas. Pourquoi ? »

« Je n'ai pas envie d'avoir à expliquer ce passage. Il pourrait être utile, et s'il était découvert on le fermerait. Est-ce que je suis propre ? »

« Oui. Je ne vois aucune trace de charbon. »

« Très bien. On va ressortir à cent mètres de mon magasin. Et je me demande ce que je vais faire de toi. »

« Tu vas m'emmener à la Maison de la Radio. Avec quoi est-ce qu'on la défend ? »

« Mais... avec quoi veux-tu qu'on la défende ? En étant nombreux. »

Je le trouve hilarant.

« Tu penses peut-être que le mec qui est au fond d'un tank a encore le sens de l'humain ? Chez lui, il ne tuerait même pas une mouche. Mais là, son nid à obus sous la main... »

« Avec quoi t'imagines-tu qu'on se battrait ? »

« Dame ! Avec des fusils ! »

« La consigne est de rester pacifiques. »

« Bon. On ne va pas se mettre à discuter. »

« Non. Allons-y. Tu as peur ? »

« Oui. Et toi ? »

« Moi aussi. J'ai peur. »

Je soupire. Et je constate que j'ai l'estomac noué.

« On va passer par la place de la Vieille Ville, les autres y sont sans doute déjà. »

« Allez. En route. »